



HAL
open science

SYNTAXE PHRASTIQUE ET TRANSPHRASTIQUE DU BUT AU RESULTAT

Michel Charolles, Béatrice Lamiroy

► **To cite this version:**

Michel Charolles, Béatrice Lamiroy. SYNTAXE PHRASTIQUE ET TRANSPHRASTIQUE DU BUT AU RESULTAT. H.Nolke & H.L. Andersen eds. Macrosyntaxe et macrosémantique, Actes du colloque international d'Aarhus, 17-19 mai 2001, Peter Lang, pp.383-419, 2002, "Syntaxe phrastique et transphrastique: du but au résultat". hal-01404535

HAL Id: hal-01404535

<https://hal.science/hal-01404535>

Submitted on 28 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHAROLLES M & LAMIROY B. 2002, "Syntaxe phrastique et transphrastique : du but au résultat", in H.Nolke & H.L. Andersen eds. *Macrosyntaxe et macrosémantique*, Actes du colloque international d'Aarhus, 17-19 mai 2001, Bern, Peter Lang, 383-419..

SYNTAXE PHRASTIQUE ET TRANSPHRASTIQUE DU BUT AU RESULTAT

M. Charolles

Université de Paris III
UMR-CNRS LATTICE, ENS Ulm

B. Lamiroy

Université de Leuven
Département de linguistique

Introduction

L'étude qui suit porte sur la question de savoir si la coupure généralement très tranchée que l'on institue entre la phrase et l'au-delà de la phrase est entièrement justifiée¹. L'idée que nous aimerions défendre ici est que la question se pose moins en termes de frontière entre micro et macro syntaxes qu'en termes de schémas conceptuels et des formats dans lesquels ceux-ci peuvent être exprimés. Comme nous le montrerons, certaines relations impliquées par tel ou tel schéma peuvent être codées par des positions ou des fonctions syntaxiques ou par des structures hautement grammaticalisées, tandis que d'autres sont codées par d'autres indices. Ces possibilités, comme nous le montrerons également, varient d'une langue à l'autre, chacune offrant une palette de dispositifs plus ou moins spécifiques pour noter ces relations.

Pour illustrer ces phénomènes, nous nous limiterons à deux types de structures conceptuelles, à savoir, le but et le résultat, et aux différentes constructions susceptibles de les exprimer. Nous verrons que certaines de ces constructions sont très intégrées syntaxiquement tandis que d'autres sont plus détachées de la prédication et que d'autres encore requièrent une séquence de plusieurs phrases juxtaposées ou coordonnées.

Un premier objectif de cette communication est de présenter une nomenclature des dispositifs formels pouvant coder des structures conceptuelles telles que le but et le résultat. Un deuxième point qui se dégage de nos données peut être formulé sous la forme d'une hypothèse : l'idée serait que moins un élément est syntaxiquement intégré, plus il sera susceptible d'assurer des fonctions discursives. C'est ce qui sera développé dans la deuxième partie, à partir des infinitives de but en *pour* détachées en tête de phrase. A l'inverse, plus un élément serait intégré syntaxiquement, plus il pourrait finir par s'apparenter à un morphème de type grammatical ou se prêter à des figements de type lexical. Nous en verrons un exemple dans la première partie. L'idée qui se dégage serait que l'hétérogénéité des structures syntaxiques susceptibles d'exprimer des structures conceptuelles sous-jacentes, allant du fusionnel au non intégré, apparaît comme une projection des rapports entre les différentes composantes du langage, projection qui se développerait de façon continue du lexique (qui fusionne

sous la forme de mots) à la grammaire (qui intègre, sous la forme de constructions) des micro-structures conceptuelles, jusqu'au discours qui connecte (par des relateurs) leurs composantes ou rassemble (dans des cadres) les propositions les exprimant.

I. LES STRUCTURES A INTEGRATION

1.1. Le but

1.1.1. Le français dispose de deux structures infinitives pour exprimer le but avec un verbe de mouvement, celle à préposition zéro et celle où l'infinitif est introduit par *pour* :

(1a) *Paul est venu féliciter Marie.*

(1b) *Paul est venu pour féliciter Marie.*

Le fait d'avoir un infinitif dans les deux cas, et donc une identité du référent des sujets, celui du sujet du verbe principal et du sujet vide (PRO) de l'infinitif, est déjà en soi, un signe d'intégration.

Alors que les deux constructions sont à première vue sémantiquement très proches, on peut montrer, comme cela a été fait par Gross (1975), Lamiroy (1983) et Cadiot (1991), qu'il y a une série de propriétés formelles qui opposent les deux structures, et qui suggèrent toutes que la structure à infinitif direct est bien plus fortement intégrée que celle où on a *pour*. Rappelons ainsi que l'infinitif direct :

- ne peut être nié (2a vs 3a),
- ni se mettre à un temps autre que celui de la principale (2a vs 3a),
- ni être extrait entre *c'est* et *que* (2b vs 3b),
- n'a pas de complétive correspondante (2c vs 3c), ce qui fait que cette structure ressemble à celles comportant un semi-auxiliaire², alors que l'infinitif en *pour* a un corollaire en *pour que*,
- est soumis à des restrictions de sélection que *pour*+infinitif ne connaît pas (2d vs 3d),
- tombe nécessairement sous la portée de la négation : alors que l'infinitif en *pour* peut à lui seul être sous la portée de la négation du verbe principal, cela est exclu dans le cas de l'infinitif direct (2^e vs 3e).

(2a) **Paul est venu ne pas féliciter/avoir félicité Marie.*

(2b) **C'est féliciter Marie que Paul est venu.*

(2c) **Paul est venu que P.*

(2d) **Paul est venu savoir qui a gagné le match.*

(2e) *Paul n'est pas venu féliciter Marie.* (⇒ il n'est pas venu+ne l'a pas félicitée)

(3a) *Paul est parti tôt pour ne pas voir Marie/avoir terminé le travail ce soir.*

(3b) *C'est pour voir Marie que Paul est parti tôt.*

(3c) *Paul est venu pour que Marie soit contente.*

(3d) *Paul est venu pour savoir qui a gagné le match.*

(3e) *Paul n'est pas venu pour féliciter Marie.* (⇒ il n'est pas venu/il est venu)

Dans la phrase de Flaubert :

(4a) "*En notre absence, Kuchiuk-Hânem et Bambeh sont venues pour nous voir.*" (G. Flaubert, *Voyage en Egypte*, Paris: Grasset éd. 1991 : 366)

le fait que le but n'a pas été atteint, impose une construction en *pour*, l'infinitif direct qui impliquerait que le but escompté est réalisé, semble exclu :

(4b) ?? *En notre absence, Kuchiuk-Hânem et Bambeh sont venues nous voir.*

D'autres structures exprimant le but (négatif), telles les phrases de (5) en *de peur* ou *de crainte*, partagent avec *pour* un certain nombre de traits relevés ci-dessus : la négation de V-inf est possible (5a), de même que l'emploi d'une *que P* (5b) et que l'extraction (5c) :

(5a) *Pierre est parti tôt de peur/de crainte de ne pas voir Marie.*

(5b) *Pierre est parti tôt de peur/de crainte que Marie se fâche.*

(5c) *C'est de peur/de crainte de choquer Marie que Pierre n'a rien dit.*

Mais elles n'admettent pas que le complément infinitif seul soit sous la portée de la négation :

(5d) *Pierre n'est pas venu de peur/de crainte de choquer Marie.* (⇒ il n'est pas venu/*⇒ il est venu)

Les contrastes indiqués sous (2-3) suggèrent que l'infinitif direct fait partie intégrante du syntagme verbal, alors que l'infinitif en *pour* est bien plus autonome par rapport au noyau prédicatif, il a le statut d'un complément adverbial.

Les propriétés de la construction à infinitif direct que nous venons d'analyser comme des symptômes d'intégration ont été décrits dans le cadre de la théorie de la grammaticalisation comme des signes de *condensation* ou de *coalescence*, révélateurs d'un processus de grammaticalisation (Hopper & Traugott 1993, Lamiroy 1999, Lehmann 1985, Traugott & Heine 1991). Autrement dit, la structure à infinitif direct est une structure relativement grammaticalisée. Une construction encore plus grammaticalisée est celle où *aller* perd sa valeur de verbe de mouvement (Vmt) et sert seulement à exprimer le futur. A ce stade, le degré d'intégration est tel que le verbe acquiert le statut d'un morphème grammatical. Un autre phénomène considéré comme symptomatique de la grammaticalisation qu'on retrouve ici, est la *spécialisation*, tous les Vmt ne se combinant pas avec l'infinitif direct. Alors que n'importe quel Vmt peut être suivi d'un infinitif en *pour*, l'infinitif direct n'apparaît qu'avec un type particulier de Vmt, appelé *verbe de direction* (Lamiroy 1983) :

(6a) *Paul monte/descend/entre/sort dire bonjour.*

(6b) ?* *Paul voyage/se déplace retrouver Marie.*

(6c) ?* *Paul se couche/s'installe lire le dernier Modiano.*

1.1.2. Si on compare le français à une autre langue romane, donc génétiquement très proche, telle que l'espagnol, on observe, d'une part, qu'il y a une alternance entre deux types d'infinitif de but après le Vmt, comme en français : l'infinitif est introduit soit par la préposition *a* soit par *para*, et, comme en français, l'une des deux structures est plus intégrée que l'autre: la construction en *a+V-inf* l'est nettement plus que celle en *para V-inf*. Comme le montrent les phrases de (7), l'infinitif en *a* partage une série de propriétés avec son pendant français:

- pas de négation, contrairement à *para V-inf* (7a-8a)

- pas de marquage temporel indépendant, contrairement à *para V-inf* (7b-8b)

- des restrictions de sélection absentes dans le cas de *para* + infinitif (7c-8c).

La préposition *a* est donc plus 'incolore' que *para* et ressemble en cela à la préposition zéro en français. La structure où l'infinitif est exprimé au moyen de *a V-inf* est par conséquent nettement plus fusionnelle que celle en *para V-inf* :

(7a) * *Juan viene a no ver a su madre.*

Jean vient à voir/à ne pas voir sa mère.

(7b) * *Juan se va pronto a haber terminado todo esta noche.*

Jean s'en va tôt à avoir terminé tout ce soir.

(7c) * *Juan viene a saber quién ha ganado el partido.*

Jean vient à savoir qui a gagné le match.

- (8a) *Juan viene para no ver a su madre.*
Jean vient pour voir/pour ne pas voir sa mère.
- (8b) *Juan se va pronto para haber terminado todo esta noche.*
Jean s'en va tôt pour avoir terminé tout ce soir.
- (8c) *Juan viene para saber quién ha ganado el partido.*
Jean vient pour savoir qui a gagné le match.

On constate toutefois que la structure la plus intégrée des deux l'est quand même moins qu'elle ne l'est en français (Lamiroy 1983). C'est peut-être d'ailleurs la raison pour laquelle les deux constructions ne sont généralement pas distinguées dans les grammaires traditionnelles : on présente les deux prépositions comme si elles étaient en alternance libre, ce qui n'est manifestement pas le cas, comme le montre (7-8). Cependant, contrairement à ce que l'on constate en français, la complétive en *a que P* est attestée (9a), les deux constructions infinitives ont donc une subordonnée phrastique correspondante, et l'extraction est possible dans les deux cas (9b). Autrement dit, si la structure introduite par *a* est plus intégrée que celle où on a *para* en espagnol, elle est malgré tout plus autonome par rapport au noyau prédicatif que le pendant français :

- (9a) *Juan ha venido a que/para que le vea su madre.*
Jean a venu à ce que/pour que le voie sa mère.
- (9b) *Es a ver/para ver a su madre a/para lo que ha venido Juan.*
C'est à voir/pour voir à sa mère à ce/pour que a venu Jean.

Un autre fait qui suggère que la structure est moins grammaticalisée en espagnol qu'en français est que le nombre de Vmt qui admettent l'infinitif de but en *a* est bien plus élevé qu'en français. En particulier, la spécialisation dont témoignent les verbes français (cf. (6)), ne s'observe pas en espagnol où tous les types de mouvement sont attestés, que ce soient des verbes de direction, de déplacement ou de position corporelle :

- (10a) *Juan sale/entra/sube/baja a saludar.*
Jean sort/entre/monte/descend à dire bonjour.
- (10b) *"El Rey se desplaza a Cerler a esquiar por la escasez de nieve en Baqueira." (El Pais , 3.1.2001)*
Le roi se déplace à Cerler à skier à cause du manque de neige à Baqueira.
- (10c) *Juan se tumba/se instala a leer el último Vargas Llosa.*
Jean s'allonge/s'installe à lire le dernier Vargas Llosa.

1.2. Le résultat

1.2.1. En français, il existe une série d'infinitifs en *à*, plutôt mal ou peu étudiés dans les grammaires, susceptibles d'exprimer toutes sortes de sens pour lesquels d'autres prépositions ou conjonctions, plus spécialisées, existent également. Sans entrer dans les détails, nous en donnons quelques exemples sous (11) :

- (11a) *Paul travaille à en crever.* [RESULTAT]
- (11b) *Marie m'ennuie à parler toujours de linguistique.* [CAUSE]
- (11c) *A les entendre, on pouvait croire qu'ils n'avaient rien fait de mal.* (Riegel et al. 1994: 510) [CONDITION]
- (11d) *J'eus l'impression, à écouter le moteur, que nous étions parvenus au sommet.* (F. Nourrissier, cité Grevisse-Goosse 1994: 460) [MOYEN]

Si on s'en tient à l'infinitif qui exprime le résultat (11a), et qu'on le compare à une structure avec une préposition moins incolore telle que *au point de*, on observe qu'on

retrouve, caeteris paribus, certains des contrastes observés ci-dessus pour l'expression du but. En particulier, l'infinitif en *à* n'a pas de subordonnée correspondante et n'admet pas de négation, au contraire de *au point de*. Le contraste est peut-être moins tranché pour l'extraction, mais il nous semble néanmoins sensible :

- (12a) * *Paul travaille à ce qu'il en crève.*
- (12b) * *Paul travaille à ne pas pouvoir manger.*
- (12c) ?? *C'est à en crever que Paul travaille.*
- (13a) *Paul travaille au point d'en crever.*
- (13b) *Paul travaille au point qu'il en crèvera.*
- (13c) *Paul travaille au point de ne pas/plus pouvoir manger.*
- (13d) ? *C'est au point d'en crever que Paul travaille.*

Ce qui semble suggérer, une fois de plus, que plusieurs formats syntaxiques sont disponibles pour coder une même structure conceptuelle, le résultat en l'occurrence, et que les uns sont plus intégrés ou plus grammaticalisés que les autres. Ces possibilités n'ont, à notre connaissance, pas été étudiées systématiquement et mériteraient une recherche plus poussée que ce que nous pouvons présenter ici.

1.2.2. L'attribut du cod comme expression du résultat en néerlandais

Dans (11a), l'infinitif en *à* indique le résultat qui découle de l'action exprimée par le verbe principal. Le néerlandais dispose d'une construction particulière, qui consiste à intégrer le résultat dans la phrase au moyen d'une prédication seconde, sous la forme d'un attribut du cod. Ainsi, (11a) a un pendant en néerlandais, à savoir (14a):

- (14a) *Paul werkt zich dood.*
Paul travaille 3sg REFL mort.
'Paul travaille à en crever.'

Les exemples en (14b-c) illustrent la même structure :

- (14b) *Jan sloeg het glas kapot.*
Jean frappa le verre cassé.
'Jean cassa le verre.'
- (14c) *Jan loopt zijn schoenen scheef.*
Jean marche ses chaussures tordues.
'Jean marche d'une telle façon que ses chaussures sont tordues.'

On trouve des constructions du même type en anglais (15) et en allemand (16):

- (15a) *She kissed him unconscious.* (exemple de Turner 2000)
Elle embrassa le inconscient.
'Elle l'embrassa à tel point qu'il s'évanouit.'
- (15b) *They shouted themselves hoarse.*
Ils crièrent 3pl REFL enrroués.
'Ils ont tant crié qu'ils ont fini par s'enrouer.'
- (15c) *I boiled the pan dry.*
Je fis bouillir la casserole sèche.
'J'ai fait bouillir l'eau dans la casserole jusqu'à ce qu'elle soit sèche.'
- (16a) *Ich habe mir die Finger wund getippt.*
J'ai 1sg DAT les doigts blessés tapé.
'J'ai tellement tapé à la machine que mes doigts en font mal.'
- (16b) *Ich habe mir die Seele wieder heil gelesen.*
Je ai 1sg DAT l'âme de nouveau saine lu.
'J'ai tellement lu que mon âme en est guérie.'
- (16c) *Ich habe mich kaputt gelacht.*
Je ai 1sg REFL cassé ri.

'J'ai tellement ri que je n'en peux plus.'

Du point de vue sémantique, cette construction correspond au schéma conceptuel (17c) dans la série de correspondances que Goldberg (1997) établit entre structures syntaxiques et structures sémantiques :

- | | | |
|------|---------------------|------------------------------|
| (17) | a. Subj V Obj1 Obj2 | X CAUSES Y to RECEIVE Z |
| | b. Subj V Obj Obl | X CAUSES to MOVE Z |
| | c. Subj V Obj Préd | X CAUSES Y TO BECOME Z |
| | d. Subj V Obj | X ACTS on Y, X EXPERIENCES Y |
- (Goldberg (1997:45))

Du point de vue syntaxique, cette structure est particulière, et elle se distingue à ce sujet du français, dans la mesure où elle est indépendante des propriétés de sous-catégorisation du verbe. Elle apparaît en effet avec des verbes transitifs directs (*taper* (16a), *embrasser* (15a), *frapper* (14b), *crier* (15b) ou *lire* (16b)), mais elle enfreint souvent leurs restrictions de sélection normales : on *tape* un texte mais pas *ses doigts*, on *crie* quelque chose mais pas *soi-même*, on *lit* un livre mais pas *son âme*, etc. D'autre part, et de façon plus spectaculaire, elle apparaît avec des verbes au départ intransitifs (*travailler* dans (14a), *marcher* dans (14c), *rire* dans (16c)) et même avec des passifs d'intransitifs (18):

- (18a) *De bank is wit gesneeuwd.*
Le banc est blanc neige.
'Il a tellement neige que le banc est blanc.'
- (18b) *We waren volledig nat geregend.*
Nous étions complètement mouillés plus.
'Il avait tellement plu que nous étions trempés.'

Les cas où le verbe est intransitif au départ sont spectaculaires³ parce qu'ils montrent de façon flagrante que l'on assiste à ce que Rappaport & Levin (1995) ont appelé *template augmentation* ou *template expansion* : c'est-à-dire à l'intégration d'un moule sémantique dans un autre, qu'on pourrait représenter comme suit (Fong & Poulin (1997:34)) :

- (19) a. [X ACT]
b. [[X ACT] CAUSE [Y BECOME Z]]

La construction permet de faire d'un verbe qui exprime une activité un verbe à accomplissement dans la terminologie classique de Vendler (1957) : la structure incorpore un objet sur lequel s'effectue l'action ainsi que le résultat de l'action, donc le point d'aboutissement de l'action. Aspectuellement, la structure est par conséquent nécessairement télique. Il s'agit de deux 'sub-events' entre lesquels il y a une relation de cause à effet qui sont intégrés dans une même structure syntaxique à prédication double. Turner (2000) dans son commentaire de phrases comme (15) parle d'un *blend* dans lequel la cause et son effet sont condensés (cf. Fauconnier & Turner 1996).

L'idée qu'on voudrait défendre ici, et qui n'est pas originale (cf. Croft 1991, Goldberg 1995, Fong & Poulin 1997, Turner 2000) est que toutes les langues n'exploitent pas les possibilités d'effectuer des *template expansions* ou des *blends* au même degré. Le français, en particulier, connaît une structure à prédication seconde, illustrée dans (20) et étudiée récemment par Muller (2000), qui partage avec les phrases ci-dessus le fait que "l'expansion adjectivale ne doit rien aux contraintes de valence du verbe principal" (Muller 2000) :

- (20a) *Il l'aiguise tranchant.* (exemples de Muller 2000)
(20b) *On les a amarrées serrées, les barques.*
(20c) *On l'amoncelle bien tassé (le foin).*

On a affaire à un "greffon" (Damourette & Pichon), à un élément surajouté à la prédication première qui permet d'incorporer soit un élément concomitant comme dans l'exemple classique *Il boit son café tiède* soit, comme le suggère Muller (2000), le résultat de l'action (20)⁴. Or en français ce type de prédication se greffe toujours, à notre connaissance, sur une structure transitive au départ, autrement dit il y a une extension prédicative, mais celle-ci part de la valence du verbe isolé, ce qui n'est pas (nécessairement) le cas dans les langues germaniques. Que l'on compare, par exemple:

- (21a) *Il l'aiguise.*
 (21b) *On les a amarrées, les barques.*
 (21c) * *Hij loopt zijn schoenen.*
 Il marche ses chaussures.
 (21d) * *They shouted themselves.*
 Ils crièrent 3sg REFL

Une autre différence qui oppose le français aux langues germaniques et qui fait qu'elle y est plus productive est que, dans celles-ci, l'attribut qui indique le résultat ne se limite pas à des adjectifs : on trouve dans la même position des SN (22a), des adverbes (22b), et même des compléments adverbiaux locatifs (22c-d). Dans tous les sous-types illustrés ci-dessous, le sens est nettement résultatif, qu'il soit figuré (22a et d) ou non (22b et c) :

- (22a) *Hij schrok zich een ongeluk/een bult.*
 Il eut peur 3sg REFL un accident/une bosse.
 'Il eut tellement peur qu'il en attrapa une bosse.
 = *Il eut une grosse frayeur.'*
 (22b) *Hij drinkt zijn verdriet weg.*
 Il boit son chagrin parti.
 'Il boit pour oublier son chagrin.'
 (22c) *He sneezed the napkin off the table.* (exemple de Turner 2000)
 Il éternua la serviette de la table.
 'Il éternua si fort que la serviette s'envola.'
 (22d) *Hij kan je onder tafel praten.*
 Il peut te sous table parler.
 'Il a un tel baratin que tu en es sous la table.
 = *Il a un tel baratin que tu en as le souffle coupé.'*

Les phrases ci-dessus correspondent aux schémas de (23) qui sont des variantes du modèle de base indiqué en (19)⁵ :

- (23) a. [[X ACT] CAUSE [Y HAVE Z] (22a)
 b. [[X ACT] CAUSE [Y BE Z] (22b)
 c. [[X ACT] CAUSE [Y BE AT ZLOC] (22c-d)

Pour finir, nous aimerions suggérer, à titre d'hypothèse, un lien entre cette construction et un phénomène très productif en néerlandais, à savoir la tendance à la composition lexicale. Il existe en effet énormément de verbes composés qui intègrent le résultat, du type⁶ :

- (24a) *schoon-vegen* 'essuyer propre'
 (24b) *scheef-lopen* 'marcher tordu'
 (24c) *leeg-drinken* 'boire vide'
 (24d) *weg-werken* 'travailler [qqch] parti' = 'éliminer'

Cette hypothèse, à laquelle nous avons fait allusion au début de cette étude, mériterait d'être explorée : il y aurait un secteur de la syntaxe tellement intégré qu'on touche aux

confins de la composante lexicale du langage. Et on pourrait spéculer que les langues qui sont plus enclines à composer au niveau du lexique, auraient – ce serait à vérifier - aussi plus tendance à recourir à des schémas syntaxiques intégrés tels que celui que l'on vient de voir⁷.

A l'extrême opposé de ces constructions, on trouve, dans toutes les langues, des structures peu intégrées, comme par exemple, en français, les adverbiaux en *pour V-inf* dont nous allons examiner quelques emplois.

II. LES STRUCTURES PEU INTEGREES

2.1. Le détachement des infinitives de but en position initiale

Les infinitives de but en *pour V-inf* acceptent d'être détachées en tête ou en fin de phrase, ce qui est un indice tangible, et bien connu, de leur faible degré d'intégration dans la phrase. Les constructions de ce type abondent dans les textes, mais, parmi les exemples que nous avons pu rassembler dans un corpus composé de vingt cinq articles de *La Recherche* (43 000 mots) et dans un rapport publié par *La Documentation Française (Atlas de la France scolaire de la maternelle au lycée, 293 000 mots)*⁸, deux types d'emplois reviennent assez régulièrement⁹. Le premier type, que nous qualifierons de **normatif**, correspond à des constructions dans lesquelles la principale comporte une modalité déontique (*il faut, on doit, il est indispensable de, etc.*), en voici un exemple :

(25) "**Pour éviter la contamination ou prévenir autant qu'il est possible l'apparition du SIDA, on doit savoir si la contamination a lieu in utero et, si tel est le cas, à quel stade de la grossesse, ou si elle se produit au moment de l'accouchement ou encore après la naissance, lors de l'allaitement.**" (*La Recherche*)

Les emplois du second type, que nous appellerons **expositifs**, ne font pas allusion à des principes directeurs mais à un ou des objectifs et à la démarche mise en œuvre pour les atteindre :

(26) "**Pour lier cette hypothèse à des migrations préhistoriques, on s'appuya sur les mesures crâniennes, approche abandonnée depuis, faute de résultats crédibles.**" (*La Recherche*)

Les emplois expositifs font allusion, à la suite de l'infinitive, à des actions qui sont imputées à des instigateurs spécifiés. Les finalités exprimées par l'infinitive sont en général affectées à ces instigateurs ou à leur(s) représentant(s), ce qui se traduit au niveau du contrôle de l'infinitif. Les actions mentionnées sont par ailleurs situées dans le temps et elles forment très souvent, comme nous le verrons dans la suite lorsque nous examinerons des exemples plus étoffés, une sorte de récit qui débouche sur un exposé des résultats obtenus. Ces traits différencient ces emplois de ceux que nous avons appelés normatifs qui mentionnent ou rappellent, sur le mode impersonnel, une nécessité plus ou moins atemporelle.

Notre corpus ne comporte aucun emploi de type normatif avec infinitive de but détachée en fin de phrase. Les rares emplois expositifs avec infinitive postposée sont du genre de :

(27) "*Dans les eaux de l'île de Kodiak et de la baie de Bristol, dans le sud de l'Alaska, naissent des millions de saumons rouges. Ils y grandissent pendant trois ans avant de migrer, au printemps, vers le Pacifique. Enfin, après avoir*

suivi deux ou trois ans une route toute tracée, chaque saumon revient vers son lac d'origine, pour frayer et mourir". (La Recherche)

Dans la suite, nous ne nous intéresserons qu'aux emplois expositifs, nous dirons quelques mots des constructions comme (27) dans lesquelles l'infinitive est détachée en fin de phrase, mais, pour l'essentiel, nous nous concentrerons sur les constructions dans lesquelles l'infinitive est antéposée.

Le lien avec la partie précédente se fera en plusieurs temps. D'abord nous allons rapidement présenter un article de Thompson sur les infinitives détachées en *to*. Cette étude plaide en faveur d'une approche fonctionnelle et textuelle de ces constructions. Dans le prolongement de cette présentation, nous mettrons au jour les différentes structures relationnelles qui sont sous-jacentes aux séquences expositives initiées par une infinitive de but en *pour*. Une fois ces structures dégagées, nous reviendrons à la question qui est au cœur de notre exposé, à savoir : quels moyens offrent les différentes langues, et notamment le français, pour coder ces relations.

2.2. Analyse de Thompson (1985)

Dans son étude sur l'anglais consacrée aux circonstanciels de but en *to* suivies d'un verbe à l'infinitif, Thompson relève que ces propositions jouent un rôle très différent selon qu'elles sont détachées en tête ou en fin de phrase ("Initial and final purpose clauses in English are doing radically different jobs", p. 57). Ce rôle, souligne l'auteur, ne peut être explicité que si on resitue ces constructions dans le discours où elles apparaissent (ce que ne font pas, souligne l'auteur, les grammaires de phrase). Thompson montre en effet, en se fondant sur un corpus de textes écrits de genres différents, que les subordonnées de but détachées en tête de phrase, apparaissent dans des contextes bien particuliers. Les propos développés dans le discours précédant ces constructions font en général allusion à des faits problématiques de nature à susciter dans l'esprit des lecteurs une question et donc des attentes par rapport à la suite du texte. Les subordonnées de but antéposées, dit Thompson, nomment cette question et, comme toutes les expressions en position thématique, elles font le lien avec le contexte, en l'occurrence avec une interrogation du lecteur¹⁰.

Dans les textes procéduraux de son corpus (recettes de cuisine et instructions pour l'entretien des batteries d'automobile), l'auteur relève que les infinitives de but détachées en tête portent non seulement sur la proposition principale qui suit, mais incluent très souvent toute une série de phrases ultérieures. Dans le traité de mécanique automobile qu'elle a dépouillé, et qui comporte 70 occurrences de constructions en "to + Vinfinitif" antéposées, la portée moyenne des subordonnées de but est de 3,18 propositions. De même, elle note que la longueur (mesurée en nombre de mots) des propositions principales est beaucoup plus importante quand elles apparaissent à la suite d'une subordonnée de but détachée en tête que quand cette subordonnée est en position finale (sur 18 propositions finales et initiales prises en compte, la principale qui suit une subordonnée de but compte en moyenne 17,5 mots et seulement 7,8 quand elle la précède). Enfin, Thompson explique que, si les textes procéduraux contiennent un pourcentage nettement plus important de subordonnées de but antéposées (parfois jusqu'à 7 fois plus), c'est parce qu'ils sont très souvent organisés autour de problèmes techniques qui créent des attentes de solutions dans l'esprit des lecteurs.

De ces observations, Thompson tire la conclusion que les circonstanciels de but détachées en position initiale jouent un rôle à deux niveaux. En tant qu'elles font le lien avec le cotexte précédent et annoncent un exposé des résultats obtenus, elles

remplissent, une fonction qui, dans la terminologie de Halliday (1967, 1973), est typiquement textuelle. Mais, en même temps, si l'on excepte les expressions figées comme *to sum up* qui sont procédurales et métadiscursives, ces propositions font avancer le contenu, ne serait-ce qu'en explicitant un problème potentiel, de sorte qu'elles participent à la fonction que Halliday appelle idéationnelle.

Les infinitives de but postposées ne contribuent au contraire, dit Thompson, qu'au plan idéationnel : "elles ne jouent aucun rôle thématique dans le discours où elles sont employées" (p.67). Elles se contentent de spécifier, après qu'une information a été apportée, à quel objectif celle-ci peut répondre et leur portée est "restreinte à la proposition principale qui les précède immédiatement" (p.67). Ces analyses sont confirmées sur le français par Péry-Woodley (2000) qui montre bien, à partir de notices de montage d'appareils électroniques, les différences de fonctionnement entre les infinitives antéposées et postposées.

2.3. Les infinitives de but antéposées établissent un lien avec le contexte

L'idée que les infinitives de but antéposées explicitent un problème déjà activé ou semi activé par le contexte se vérifie dans un bon nombre de nos exemples. Dans (28) :

(28) *"L'ADN, lorsqu'il est conservé dans un os fossile, peut être répliqué jusqu'à en obtenir une quantité suffisante pour l'analyse. **Pour parer aux risques de contaminations**, S. Pääbo a élaboré des critères stricts de validité des résultats : notamment, les mêmes séquences doivent être obtenues par plusieurs laboratoires et doivent différer de celles que l'on obtiendrait chez un homme actuel."* (La Recherche)

l'infinitive fait allusion à une difficulté méthodologique dont on comprend qu'elle est évidente pour les spécialistes. L'infinitive nomme cette difficulté et elle enchaîne sur cette objection potentielle. Parfois, l'infinitive recentre le texte sur un problème mentionné précédemment. C'est ce qui se passe avec l'extrait suivant :

(29) *"**Pour percer ensuite l'énigme de la fabrication des objets bitumineux de Suse**, il était essentiel de sonder minutieusement les échantillons archéologiques afin d'extraire toutes les informations qu'ils recelaient."* (La Recherche)

Ce passage est tiré d'un texte sur la fabrication et l'usage des bitumes dans l'Antiquité. Un peu plus haut dans le texte, il est question du "*mystère du mastic de bitume*", mystère qui, nous explique-t-on, apparut dans les années 1980, lorsqu'un chercheur entreprit de classer les objets noirs du fonds mésopotamien du musée du Louvre. La présentation du travail de cette personne donne lieu ensuite à des développements assez fournis et assez techniques sur la composition chimique des bitumes que l'on trouve dans la région de Suse et sur la méthode de datation des objets fabriqués dans ce matériau. C'est à l'issue de cet exposé, en début de paragraphe, qu'apparaît l'extrait (29). L'infinitive ramène à l'"énigme" que constituent les objets en bitume, elle renoue avec un problème déjà mentionné mais en même temps elle inaugure une séquence qui va porter, non plus, comme précédemment, sur le matériau dans lequel sont façonnés les objets en mastic de bitume du Louvre, mais sur leur technique de fabrication. On retrouve donc les deux fonctions notées par Thompson, à savoir la fonction procédurale : l'infinitive en position thématique fait le lien avec le contexte, et la fonction idéationnelle : l'infinitive annonce un développement nouveau.

Lorsque, à l'inverse, l'infinitive véhicule un contenu idéationnel inédit, on observe qu'elle a tendance à être postposée et non détachée :

(30) *"Le retard scolaire à l'école élémentaire apparaît donc bien, du moins jusqu'à la fin des années 1980, comme l'une des manifestations des inégalités sociales et culturelles de la société française contemporaine. Ses taux les plus élevés correspondent, pour une large part, aux concentrations de familles défavorisées, ménages ouvriers, familles nombreuses, étrangers, poches de chômage endémique... Cependant d'autres facteurs sont à considérer **pour expliquer, par exemple, que la Bretagne et ses marges, la Lorraine et l'Alsace, le Midi toulousain et cévenol, les départements alpins aient moins de retards que ne le laisseraient attendre les compositions sociales de leurs populations jeunes ; et qu'à l'inverse, la Normandie, l'Île-de-France, l'Aquitaine bordelaise et le Midi méditerranéen en aient davantage.**" (Atlas de la France scolaire)*

Dans cet extrait, l'antéposition de l'infinitive et des complétives qui vont avec est assez difficile (même à la suite de *cependant*) dans la mesure où ces propositions illustrent la nécessité de prendre en compte d'autres facteurs que ceux mentionnés dans la phrase précédente. Cette observation confirme, a contrario, l'analyse de Thompson selon laquelle les infinitives de but font le lien avec des contenus déjà évoqués.

Dans le texte d'où est extrait (30), l'infinitive de but postposée est immédiatement suivie d'une autre qui est détachée en position initiale :

(31- 30 suite) *"**Pour interpréter ces variations départementales et régionales, que l'on constaterait aussi aux niveaux des secteurs et districts scolaires, on peut invoquer des milieux socioculturels différents, des attitudes des familles vis-à-vis de l'école et de la scolarisation plus positives ici que là, la concurrence enseignement public-enseignement privé, etc.**" (Atlas de la France scolaire)*

Le détachement en tête de phrase n'entraîne cette fois-ci aucune difficulté étant donné que l'infinitive détachée à la fin de la phrase précédente mentionne diverses exceptions qui contredisent la règle générale énoncée au début de l'extrait. L'infinitive antéposée met le doigt sur le problème que constituent ces exceptions, elle le thématise et l'élargit. Reste que l'on a du mal à distinguer, dans la liaison que cette proposition établit avec le contexte antérieur, ce qui revient à la construction infinitive proprement dite et à la reprise anaphorique (*ces variations départementales et régionales*).

Les observations qui précèdent permettent également de comprendre pourquoi, dans (27) :

(27) *"Dans les eaux de l'île de Kodiak et de la baie de Bristol, dans le sud de l'Alaska, naissent des millions de saumons rouges. Ils y grandissent pendant trois ans avant de migrer, au printemps, vers le Pacifique. Enfin, après avoir suivi deux ou trois ans une route toute tracée, chaque saumon revient vers son lac d'origine, **pour frayer et mourir.**" (La Recherche)*

l'infinitive est détachée en fin de phrase. La proposition ne répond pas à une question que le lecteur pourrait se poser, elle ajoute des indications supplémentaires que rien ne laissait présager sur le mode de vie des saumons. Dans (32), où l'infinitive est également postposée :

(32) *"Un papa, c'est un monsieur pas comme les autres. L'enfant sort ainsi de la confusion par indifférenciation, **pour entrer dans la clarté qui donne cohérence à ses actions.**" (La Recherche)*

la coupure avec le cotexte antérieur est encore plus sensible. Le lien se fait avec la principale (*ainsi*) et non avec l'infinitive qui introduit une interprétation inattendue. L'antéposition est carrément impossible :

(32') * *Un papa, c'est un monsieur pas comme les autres. Pour entrer dans la clarté qui donne cohérence à ses actions, l'enfant sort ainsi de la confusion par indifférenciation.*

Dans (27) et (32), les infinitives sont détachées après une virgule. Comme nous l'avons signalé au début de cette partie, les emplois de ce type sont assez rares dans notre corpus. Un point qui est également remarquable à propos de (27) et de (32), c'est que la valeur de but des infinitives n'est pas très nette. Les énoncés évoquent, comme c'est le cas avec les emplois expositifs, un événement ou une série d'événements, mais ceux-ci ne résultent pas d'une intention des participants impliqués. La principale réfère à un épisode qui clôt une évolution, plutôt qu'à une action répondant à la volonté des saumons ou des enfants. Pourquoi ces constructions sont-elles assez rares? Pourquoi (quand on en trouve) perdent-elles leur valeur finale pour prendre une valeur temporelle et culminative ?

Pour répondre à ces deux questions il faut revenir au contenu conceptuel de la relation de but. Lorsqu'une action est associée à un but, celui-ci en constitue une dimension cruciale qui conditionne son accomplissement : si action il y a, c'est parce qu'elle a été voulue par un agent qui la met en œuvre à des fins délibérées. Partant de là, on comprend aisément que les discours rapportant ce genre de disposition :

- soit partent du but (i.e. de l'intention) qui motive et précède l'action destinée à le satisfaire,
- soit partent de l'action (ne serait-ce que parce qu'elle est plus tangible) pour mentionner ensuite l'intention qui la justifie.

Dans le premier cas, qui correspond aux exemples (25), (26), (28), (29) et (31), la position respecte le mouvement psychologique, le placement n'a donc pas à être justifié. La seule contrainte est cohésive : il faut, comme nous l'avons relevé à la suite de Thompson, que le lien se fasse avec le discours précédent. Dans le second cas, où l'infinitive est postposée, on s'attend à ce que le but qui fait corps avec l'action soit présenté dans son prolongement, donc sans détachement. De fait, la plupart des infinitives postposées s'accrochent directement à des verbes :

(33) "*Depuis longtemps, on utilise les coquilles fossilisées de ces animaux pour dater les terrains et pour déterminer certaines caractéristiques chimiques (salinité, oxygénation, teneur en calcium) et physiques (température, profondeur, éclaircissement) de l'environnement lors de la sédimentation.*" (La Recherche)

(34) "*Les blocs étaient alors utilisés par les sculpteurs comme matière première pour réaliser les objets aujourd'hui présents au Louvre.*" (La Recherche)

dont elles sont étroitement dépendantes même si, à proprement parler, ces propositions ne sont pas régies par ces constituants. Lorsque l'infinitive postposée est détachée après virgule, comme dans (27) et (32), le détachement signale une sorte d'adjonction après coup, comme si le rédacteur envisageait les faits sous un angle nouveau. Or cet effet énonciatif (cf. Nølke 1994, 2001) est difficilement compatible avec l'idée de but qui, comme on vient de le souligner, entretient une relation très étroite avec les actions qui en découlent. Quand c'est le cas, comme dans (27) et (32), les constructions en *pour* + *infinitif* tendent à perdre leur valeur finale pour ne garder qu'une valeur temporelle. Cette valeur est conforme à l'iconicité de placement : l'épisode mentionné est le dernier dans la série des étapes explicitement (cf. 27) ou

implicitement (cf. 32) évoquées. L'infinitive en *pour* présente cette série sous la forme d'un trajet plus ou moins abstrait qui aboutit à un terme, à une fin, mais dans le sens temporel du terme.

2.4 Les infinitives de but et leur portée

Ainsi que le relève Thompson, les infinitives de but détachées en position initiale peuvent inclure dans leur portée toute une série de phrases¹¹. C'est ce qui se passe dans (35) :

(35) *"Le recrutement est loin d'être uniforme sur l'ensemble du territoire. **Pour le mettre en évidence**, nous avons pris en compte, pour la fin des années 1980, les étudiants admis aux concours, qui représentent l'essentiel des "nouveaux recrutés" par académie d'inscription. Ce nombre d'étudiants recrutés a été rapporté à celui des premières affectations par académie, c'est-à-dire au nombre d'enseignants débutants titularisés, qui exprime grossièrement les besoins en professeurs. Les disparités sont considérables entre les deux extrémités du gradient nord-sud : au nord de Paris, le recrutement d'étudiants locaux couvre moins du tiers des besoins, alors qu'il y a deux à quatre fois plus d'admis que de premiers postes dans les académies les plus méridionales. "* (Atlas de la France scolaire)

où les propositions au passé composé qui suivent l'infinitive sont présentées comme découlant de l'objectif exprimé par l'infinitive. Ces phrases apportent des informations sur la démarche utilisée par les auteurs afin d'établir la thèse exprimée par l'assertion initiale. Les résultats obtenus sont exposés ensuite au présent de l'indicatif et ils vont dans le sens du jugement liminaire qui les anticipe. L'exposé des résultats attendus à la suite de la méthode mise en œuvre débute par un SN défini (*Les disparités sont considérables...*) qui renvoie à l'infinitive via le pronom objet *le* (*pour le mettre en évidence*), pronom qui réfère lui-même à l'état de choses dénoté par la phrase initiale (*les disparités dans le recrutement*), de sorte que la séquence présente une grande cohésion référentielle.

En fait, les infinitives de but antéposées, comme un bon nombre d'adverbiaux détachés, fixent un critère pour la récupération et la répartition des informations. Elles initient des cadres de discours qui regroupent les contenus propositionnels qui sont indexés par l'introducteur (Charolles 1997). Leur comportement n'a rien d'original. Il est tout à fait comparable par exemple à celui des adverbiaux cadratifs en *en* qui peuvent initier des cadres spatiaux (36), temporels (37), gnoseologiques (38) ou encore thématiques (39) qui vont pouvoir intégrer dans leur portée, en plus de la phrase qu'ils préfixent, une ou plusieurs autres phrases subséquentes :

(36) *"**En France**, on dénombre, chaque année, une cinquantaine de cas mortels, mais on n'a pas de recensement officiel de la maladie, parce que les médecins ne sont pas tenus de la déclarer aux services de santé."* (La Recherche)

(37) *"**En 1986**, l'exploration de la comète de Halley nous a montré pour la première fois un noyau cométaire et nous a révélé l'existence de zones de dégazage à la surface."* (La Recherche)

(38) *"**En chirurgie orthopédique**, des implants osseux sont construits à partir de points relevés sur des images scannographiques, la surface spline résultante permettant alors l'usinage de l'implant par une fraise à commande numérique."* (La Recherche)

(39) "En matière d'évaluation, les recommandations les plus avancées concernent aujourd'hui la mise en place d'un système d'autorisation de mise sur le marché." (La Recherche)

La délimitation de ces cadres ne peut se faire que sur des bases sémantiques : ne font partie d'un cadre que les informations qui tombent sous le coup de l'introducteur initial. Par exemple dans (40), qui est un cas classique :

(40) "En période de haut niveau marin, les mers s'étendent largement sur les continents et les eaux se réchauffent, car la surface qui capte le rayonnement solaire est grande. Le plancton prolifère : les sédiments marins contiennent de la matière organique qui se transformera en hydrocarbures. En période de bas niveau marin, les mers régressent et le lit des fleuves se creuse à partir de leur embouchure." (La Recherche)

le cadre temporel introduit par le circonstant initial inclut non seulement la phrase en tête de laquelle il est détaché, mais toutes celles qui suivent jusqu'à l'ouverture du second cadre introduit par *en période de bas niveau marin*. Les informations qui font partie du cadre initié par le premier introducteur ne peuvent figurer dans le cadre initié par le second car elles ne font pas allusion à des faits qui se passent en période de haut niveau marin.

Le même raisonnement s'applique aux infinitives de but détachées en tête de phrase dont l'interprétation implique, de la part des lecteurs, qu'ils décident si les phrases ou propositions apparaissant à la suite de l'infinitive font ou non partie du cadre qu'ils viennent d'ouvrir. Sur quoi peuvent-ils s'appuyer pour prendre une telle décision ? Essentiellement sur le contenu des propositions arrivantes et sur les liens sémantiques que ce contenu peut entretenir avec le critère auquel fait référence l'infinitive. Ce critère, avec les infinitives de but, renvoie à une dimension des états de choses qui est tout à fait différente de celle qu'exploitent les introducteurs spatiaux, temporels, gnoseologiques et thématiques exemplifiés dans (36) à (39), mais le principe est le même et il est non moins sélectif. Avec les infinitives de but, le critère d'indexation fait allusion au but poursuivi par un (ou des) actant(s) en principe humain et il n'a de portée que sur les actions que cet (ou ces) actant(s) est (ou sont) à même d'entreprendre pour le satisfaire. Les résultats qui ne dépendent pas du but affiché, qui échappent à l'intention du ou des instigateurs des actions mentionnées à la suite de l'infinitive, ne sont pas inclus dans le cadre initié par celle-ci, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'entretiennent pas de relation avec celles-ci, comme on va le voir dans un instant.

Le contrôle de la portée de tels cadres met en jeu des compétences interprétatives de haut niveau puisqu'il faut décider si une proposition arrivante fait allusion à une action qui résulte d'une intention affectée à un actant précédemment mentionné. Cette décision, qui suppose une sorte de théorie de l'esprit, est cependant facilitée par des indicateurs linguistiques, en l'occurrence, comme on l'a vu dans (35) : le changement de temps verbal et les marques de personne. On retrouve des indices identiques dans (41) :

(41) "Pour démontrer que les objets en mastic de bitume ont été chauffés, les géochimistes de Pau ont cherché à reproduire expérimentalement le mastic de Suse. Ils ont utilisé des mélanges modèles qu'ils ont chauffés à diverses températures. A mesure qu'ils augmentaient la température de chauffage, la réflectance des échantillons augmentait. Elle atteignait celle du mastic de bitume à des températures voisines de 250°C, températures que l'on atteint dans les fours traditionnels de boulanger. Ainsi les artisans asphaltiers semblent avoir procédé de la façon suivante: de l'asphalte aussi pur que

possible était fondu à 1 60°C, puis on y ajoutait des minéraux (sable, calcite, argile, gypse) et une charge végétale. Les mélanges bitumineux pouvaient en outre être moulés et recuits à des températures supérieures, atteignant 250°C, pour fabriquer le mastic de bitume." (Atlas de la France scolaire)

où le changement de temps verbal délimite la portée de l'infinitive qui s'achève au début de l'exposé des résultats au présent et où il n'est plus question des chercheurs.

Dans (42) :

*(42) "**Pour relier la forme des foraminifères benthiques et les variations du niveau marin, nous en avons extrait plusieurs dizaines de milliers de couches sédimentaires qui datent de 185 millions d'années, dans le bassin d'Aquitaine. Par les méthodes classiques de la sédimentologie, nous avons au préalable identifié les couches qui correspondent aux périodes de bas niveau marin (une épaisseur de 30 à 40 mètres d'eau) et celles qui correspondent aux périodes de haut niveau marin (une épaisseur de 50 à 60 mètres d'eau). Nous avons constaté que les couches de bas niveau marin contiennent une forte proportion de formes enroulées: 96 pour cent en moyenne. Les formes droites et les formes partiellement déroulées sont présentes surtout dans les couches de haut niveau marin: 30 pour cent du total. Ces informations intéresseront les pétroliers.**" (La Recherche)*

la structure est globalement identique : l'infinitive intègre dans sa portée toute une séquence qui fait allusion à différents étapes dans la mise en œuvre de la méthode utilisée par les auteurs. La présentation des résultats proprement dit se différencie à nouveau par le fait qu'elle est au présent, mais elle est amorcée par une phrase au passé composé qui fait allusion à l'état psychologique (*nous avons constaté que ...*) des expérimentateurs.

2.5. L'intégration dans un scénario

Les observations et analyses qui précèdent confirment celles de Thompson et elles les précisent notamment pour ce qui regarde les phénomènes de portée. Les analyses de Thompson doivent également être complétées sur un autre point.

L'examen de certains exemples de notre corpus révèle en effet que les infinitives de but font plus que d'établir un lien avec le contexte précédent. Par exemple, dans :

*(43) "Le recrutement est loin d'être uniforme sur l'ensemble du territoire. **Pour le mettre en évidence, nous avons pris en compte, pour la fin des années 1980, les étudiants admis aux concours, qui représentent l'essentiel des "nouveaux recrutés" par académie d'inscription. Ce nombre d'étudiants recrutés a été rapporté à celui des premières affectations par académie, c'est-à-dire au nombre d'enseignants débutants titularisés, qui exprime grossièrement les besoins en professeurs. Les disparités sont considérables entre les deux extrémités du gradient nord-sud : au nord de Paris, le recrutement d'étudiants locaux couvre moins du tiers des besoins, alors qu'il y a deux à quatre fois plus d'admis que de premiers postes dans les académies les plus méridionales.*** (Atlas de la France scolaire)

l'assertion qui précède l'infinitive va plus ou moins à l'encontre de l'idée (généralement admise ou à laquelle les lecteurs du rapport pourraient être enclins à adhérer) selon laquelle le recrutement des enseignants est le même d'une région à l'autre. Partant de là, il est possible que l'affirmation qu'il n'en va pas ainsi soit de nature à retenir leur attention et donc à susciter une interrogation dans leur esprit.

Mais, en même temps, l'infinitive annonce et initie une séquence justificative qui s'achève avec l'exposé des résultats obtenus par les auteurs du rapport à la suite de leurs investigations. La proposition joue de ce fait un rôle cohésif qui va au-delà de celui que signale Thompson. Si sa seule fonction se limitait, comme le dit Thompson, à nommer un problème plus ou moins latent dans le contexte, les lecteurs devraient pouvoir suppléer son absence. Or ce n'est pas le cas. Si on l'élimine :

(43') *Le recrutement est loin d'être uniforme sur l'ensemble du territoire. Nous avons pris en compte, pour la fin des années 1980, les étudiants admis aux concours, qui représentent l'essentiel des "nouveaux recrutés" par académie d'inscription...*

l'enchaînement se fait beaucoup moins bien. Dans l'extrait suivant, qui est construit selon un schéma comparable :

(44) *"L'ampleur du recrutement dépend non seulement de l'attractivité du professorat mais encore du nombre d'étudiants diplômés et du rayonnement universitaire des différentes académies. **Pour exprimer l'orientation vers l'enseignement**, le nombre d'étudiants inscrits aux concours a été mis en relation avec celui des seconds cycles universitaires, qui constituent le "vivier des diplômés". L'orientation des licenciés vers la carrière enseignante varie beaucoup selon les académies. L'Île-de-France disparaît du groupe intermédiaire : le nombre de recrutés ne fait que traduire le poids de ses universités. Dans la capitale, "* (Atlas de la France scolaire)

l'assertion précédant l'infinitive porte sur des faits qui n'ont rien de particulièrement frappants ni de mystérieux, au moins pour le commun des lecteurs et, comme précédemment, elle n'est pas supprimable. En fait, c'est l'infinitive qui, annonçant un objectif de recherche ayant précisément pour objet le phénomène évoqué dans la première phrase (à savoir l'orientation vers la carrière enseignante) le transforme en un problème de connaissance, la question devenant : comment les auteurs du rapport ont-ils pu faire pour établir le point mentionné. Cela suffit pour transformer l'assertion initiale en une thèse qui appelle une confirmation. D'où le fait que l'on s'attende, après l'exposé de la méthode suivie, à une présentation des résultats obtenus et à ce que ceux-ci confirment la thèse énoncée.

Les observations rassemblées dans cette partie confirment l'hypothèse annoncée dans l'introduction selon laquelle les constituants peu intégrés syntaxiquement remplissent des fonctions discursives. Ce point est particulièrement net avec les infinitives de but en *pour* que nous avons prises comme exemple. Le rôle que peuvent jouer ces constituants dans la structuration du discours varie en fonction de la place qu'ils occupent dans la phrase : les infinitives postposées, qui sont tout autant que les infinitives antéposées des compléments adverbiaux (non argumentaux), tendent, malgré cela, à se raccrocher à la prédication principale (compléments intraprédicatifs), alors que, quand elles sont détachées en tête, elles s'en affranchissent (compléments extraprédicatifs).

Le rôle structurant des infinitives de but antéposées se fait sentir à deux niveaux : thématique (elles font le lien avec le contexte amont) et cadratif (elles portent ou peuvent porter sur plusieurs propositions arrivantes). Dans les séquences du type de (43) et (44) que l'on peut schématiser comme suit :

(i) $P_{(i)}$. *Pour* x_j *le* (e_j) *vérifier* (e_j) , $x_{(j)}$ *faire* y . ($z...$). $x_{(j)}$ *Constater* v .

la mise en place des relations thématiques et cadratives va de pair avec celle d'autres relations : référentielles (reprises anaphoriques notées en indice) et rhétoriques (en l'occurrence, de justification : v justifiant l'assertion de P). Ces relations de connexion

(dans lesquelles il faut inclure la relation thématique qui est référentielle) doivent être distinguées des relations de portée assumées par le complément cadratif : les connexions mettent en jeu deux unités adjacentes (simples ou complexes) et elles fonctionnent d'aval en amont, alors que les compléments cadratifs indexent d'amont en aval une ou plusieurs propositions. Les relations d'indexation sont contraintes sémantiquement, leur portée est conditionnée par le contenu de l'introducteur et elles ne coïncident pas, ainsi qu'on l'a souligné, avec celles (praxéologiques) résultant de la reconnaissance d'un scénario (en l'occurrence d'un scénario du type But/Moyen/Résultat) qui, comme la phrase, mais à un tout autre niveau, est une structure projective.

III. DU BUT AU RESULTAT

Plusieurs points mériteraient d'être précisés dans les observations qui précèdent mais, avant de conclure, nous voudrions revenir aux problèmes discutés dans la première partie pour soulever une question qui est finalement rarement abordée dans les grammaires, à savoir celle des limites de la phrase comme dispositif structural. Plus exactement, nous allons nous demander si les formes d'intégration syntaxique disponibles dans une langue sont à même d'intégrer, fût-ce à un faible degré, sous la forme de subordinées adverbiales, toutes les informations que l'on pourrait songer à leur adjoindre.

Pour explorer ce point, nous allons considérer des configurations du type de (i) qui exprime, dans une formulation encore très proche du langage naturel, un schème conceptuel de portée générale que l'on peut noter comme suit :

(ii) BUT ACTION RESULTAT

Ce schème correspond, ainsi que nous l'avons relevé, à une expérience commune et constitue, de ce fait, une structure praxéologique du type scénario ou "script" que les sujets n'ont probablement aucun mal à reconnaître sous les divers enrobages linguistiques auxquels elle peut donner lieu. Le schème (ii) s'applique à une vaste gamme de situations, nous allons en examiner deux.

Si l'on considère les phrases de la série 45 qui correspondent (en plus simple) aux exemples (43) et (44) et qui illustrent le premier type de situation que nous allons prendre en compte, on note que (45a) et (45b) où le résultat est exposé dans une indépendante juxtaposée passent sans problème, alors que la coordination (45c) passe nettement moins bien et que la subordination (45d) ou la complémentation ((45e), (45f)) sont carrément impossibles :

(45a) Pour savoir combien d'élèves se trouvaient dans la salle, nous les avons comptés. Il y en avait plus de 200.

(45b) Pour savoir combien d'élèves se trouvaient dans la salle, nous les avons comptés : il y en avait plus de 200.

(45c) ??Pour savoir combien d'élèves se trouvaient dans la salle, nous les avons comptés et il y en avait plus de 200.

*(45d) * Pour savoir combien d'élèves se trouvaient dans la salle, nous les avons comptés, de sorte que /si bien que / ce qui fait qu'il y en avait plus de 200.*

*(45e) *Pour savoir combien d'élèves se trouvaient dans la salle, nous avons compté qu'il y en avait plus de 200.*

*(45f) *Pour savoir combien d'élèves se trouvaient dans la salle, nous les avons compté plus de 200 / nous en avons compté plus de 200.*

Les phrases de la série (46) sont analogues à celles de (45) :

(46a) *Pour être certains que Paul entendait mal, nous lui avons fait passer un test. Il était complètement sourd.*

(46b) *Pour être certains que Paul entendait mal, nous lui avons fait passer un test : il était complètement sourd.*

(46c) ?? *Pour être certains que Paul entendait mal, nous lui avons fait passer un test et il était complètement sourd.*

(46d) **Pour être certains que Paul entendait mal, nous lui avons fait passer un test, de sorte que / si bien que / ce qui fait qu'il était complètement sourd.*

Le résultat ne peut être exposé que dans une phrase indépendante (46a) et (46b), la coordination (46c) passe toujours aussi mal et le recours à une subordonnée de conséquence intégrée (46d) donne une phrase inacceptable. Toutefois, on remarque que l'adjonction d'une complétive après *nous avons constaté que* dans (45c) rend la phrase parfaitement acceptable (46e). Par contre, la même transformation appliquée à (46d) donne (46g) qui est difficilement recevable :

(46e) *Pour être certains que Paul entendait mal, nous lui avons fait passer un test et nous avons constaté qu'il était complètement sourd.*

(46f) ?? *Pour être certains que Paul entendait mal, nous lui avons fait passer un test, de sorte que / si bien que / ce qui fait nous avons constaté qu'il était complètement sourd.*

Les deux séries qui précèdent contrastent avec (47a-d) et (48a-d) où l'intégration du résultat dans une subordonnée introduite par *de sorte que* (ou *si bien que* ou *ce qui fait que*) est possible :

(47a) *Pour dormir, j'ai pris un somnifère. J'ai passé une très bonne nuit.*

(47b) *Pour dormir, j'ai pris un somnifère : j'ai passé une très bonne nuit.*

(47c) *Pour dormir, j'ai pris un somnifère et j'ai passé une très bonne nuit.*

(47d) *Pour dormir, j'ai pris un somnifère, de sorte que / si bien que / ce qui fait que j'ai passé une très bonne nuit.*

(48a) *Pour dresser son poulain, Marie l'a placée dans un centre équestre. Il est devenu doux comme un agneau.*

(48b) *Pour dresser son poulain, Marie l'a placée dans un centre équestre : il est devenu doux comme un agneau.*

(48c) *Pour dresser son poulain, Marie l'a placée dans un centre équestre et il est devenu doux comme un agneau.*

(48d) *Pour dresser son poulain, Marie l'a placée dans un centre équestre, de sorte que / si bien que / ce qui fait qu'il est devenu doux comme un agneau.*

Quand on essaie de voir ce qui différencie du point de vue sémantique et conceptuel les situations exemplifiées dans les séries (45) à (48) et qui pourrait être à même d'expliquer les possibilités et impossibilités d'encodage syntaxique auxquelles elles donnent lieu en français, plusieurs traits ressortent immédiatement. Ces traits¹² sont rassemblés dans le tableau ci-dessous :

	BUT	MOYEN	RESULTAT
Situation A (47) (48)	X (siège du but) a pour intention de changer l'état de X (47) ou de Y (48). X ou Y se trouvent dans un état e1 (non souhaité) et X a pour intention que X ou Y passe à un état e2.	Le but motive le choix par X d'un moyen capable de faire en sorte que X ou Y passe de e1 à e2. X ne contrôle pas l'action de ce moyen, mais seulement son choix.	X ou Y changer ou non d'état (e1 → e2)

Situation B (45) (46) (43) (44)	X (siège du but) a pour intention de savoir si Y (ou X) être Z. Le changement d'état visé porte sur l'état épistémique de X.	Le but motive le choix par X d'un moyen lui permettant de savoir si Y (ou X) être Z. Le moyen ne change pas l'état de Y (ou de X) mais seulement la connaissance que X peut en avoir.	X savoir ou non si Y (ou X) être Z

Dans les situations de type A aussi bien que de type B, le moyen est supposé être efficace mais son efficacité n'est pas la même :

- dans les situations de type A, le moyen est destiné à provoquer une transformation de l'état de l'objet sur lequel il agit (qui peut être le sujet qui le met en œuvre), nous parlerons d'efficacité transformatrice sur l'objet,
- dans les situations de type B, le moyen est destiné à provoquer une modification des connaissances que celui qui le met en œuvre peut avoir de l'objet sur lequel il porte, nous parlerons d'efficacité épistémique sur le sujet.

La comparaison des séries (45) à (48) fait apparaître qu'en français l'intégration syntaxique (faible) du résultat avec le moyen sous la forme d'une subordonnée adverbiale de conséquence en *de sorte que*, *si bien que* et *ce qui fait que* n'est possible que dans les cas où le moyen a une efficacité transformatrice sur l'objet (cf. (47) et (48)). Lorsque le moyen a une efficacité épistémique sur le sujet (situations de type B), la subordination adverbiale est impossible (cf. (45) et (46))¹³.

Dans les situations de type B, la coordination est possible à la condition de rajouter un verbe de perception comme *constater* ou un verbe d'évaluation (comme *vérifier*) suivi d'une complétive. Cette possibilité ne dépend pas de l'occurrence d'une infinitive de but. La comparaison de (46c'), (46d'), (46e') et (46f') avec (46c), (46d), (46e) et (46f) ne modifient pas l'acceptabilité :

(46c') ?? *Nous avons fait passer un test d'audition à Paul et il était complètement sourd.*

(46d') * *Nous avons fait passer un test d'audition à Paul de sorte qu'il était complètement sourd.*

(46e') *Nous avons fait passer un test d'audition à Paul et constaté qu'il était complètement sourd.*

(46f') ?? *Nous avons fait passer un test d'audition à Paul de sorte que / si bien que / ce qui fait que nous avons constaté qu'il était complètement sourd.*

L'inacceptabilité de (46d) et de (46d') s'explique assez bien : la subordination à l'aide de *de sorte que* (ou de *si bien que/ce qui fait que*) impose une lecture avec efficacité transformatrice sur l'objet (on comprend que c'est la passation du test qui rend Paul sourd). L'interprétation est incongrue (les tests d'audition ne sont pas faits pour rendre ceux qui les passent sourds) et incohérente temporellement (on attendrait *de sorte qu'il est devenu sourd*). Le fait que l'insertion d'un verbe de perception ou d'évaluation rende (46c) et (46c') qui sont peu acceptables (??) tout à fait recevables (cf. (46e) et (46e')) tient à une autre raison. La conjonction *et* a une valeur connective (non intégrative syntaxiquement) qui n'est pas sémantiquement vide : elle marque un lien entre deux états de choses. Or dans (46c) et (46c') il n'y a pas de continuité entre l'évocation d'une action intentionnelle accomplie par des sujets (*nous*) à l'encontre d'un patient (*Paul*) et l'évocation de l'état dans lequel il se trouve. La cohésion entre l'action intentionnelle mise en œuvre par l'agent et le résultat est trop faible pour

permettre un enchaînement avec *et*. L'adjonction de *constater* (cf. (46e) et (46e')) remet en continuité les deux états de choses évoqués : le fait que Paul soit sourd est rapporté dans le prolongement des intentions épistémiques des agents (*nous*) qui mettent en œuvre le moyen, et cela suffit pour rendre (46e) et (46e') parfaitement acceptables. Pourquoi (46f) et (46f') sont-ils nettement moins acceptables que (46e) et que (46e') ? La présence du verbe de perception qui fait le lien avec les intentions des agents devrait rendre possible (et même plus transparente) la lecture avec efficience transformatrice épistémique sur le sujet : de *x faire y sur z* on devrait pouvoir enchaîner sur *de sorte que x constater que z être ...* Si cet enchaînement passe très difficilement c'est parce que *de sorte que/si bien que/ce qui fait que*, tout en signalant que *x exécute y* et contrôle son déroulement dans le but d'atteindre un certain résultat, ne peuvent rapporter ce contrôle aux avantages épistémiques que *x* peut en retirer. La relation codée par ces conjonctions ne peut concerner (comme dans (46d)) que les effets sur l'objet (*z*). Ainsi on dira facilement : *J'ai regardé mon voisin de sorte qu'il s'est arrêté de pleurnicher*, mais beaucoup plus difficilement ?? *J'ai regardé mon voisin de sorte que j'ai constaté qu'il pleurnichait*.

Les observations sur le français qui précèdent devraient être approfondies¹⁴, mais elles permettent une première comparaison avec ce qui se passe en néerlandais. Les phrases de la série (49) correspondent à une partie des exemples de la série (46) :

(49a) *Om zeker te zijn dat Paul slecht hoorde, hebben we hem getest. Hij werd doof bevonden.*

Pour certains être que Paul mal entendait, avons nous le testé. Il a sourd été constaté.

(49b) *Om zeker te zijn dat Paul slecht hoorde, hebben we hem getest en hij werd doof bevonden.*

Pour certains être que Paul mal entendait, avons nous le testé et il a sourd été constaté.

(49c) * *Om zeker te zijn dat Paul slecht hoorde, hebben we hem getest zodat hij doof bevonden werd.*

Pour certains être que Paul mal entendait, avons nous le testé de sorte qu'il a sourd été constaté.

Le néerlandais permet d'intégrer, ainsi que nous l'avons relevé dans la première partie, le résultat et le moyen grâce à la construction à attribut du cod : *doof bevinden* ('constater sourd'). Mais cette construction n'est possible que si la proposition est indépendante (49a) ou coordonnée (49b), si elle est subordonnée l'enchaînement est inacceptable (49c). La construction à attribut du cod inclut un verbe de perception, ce qui n'a rien d'étonnant : puisqu'elle est plus intégrative, elle doit marquer la continuité épistémique. (49b) correspond très exactement à (46e) qui, comme on l'a vu, est acceptable en français (l'équivalent français de (49a) ne poserait lui non plus aucun problème). (49c) correspond (en pire du point de vue de son acceptabilité) à (46f) qui est difficilement recevable en français. Les explications avancées pour le français à ce sujet valent donc apparemment pour le néerlandais. Elles semblent d'autant plus plausibles que le néerlandais est, on l'a vu, une langue qui en général permet d'intégrer le résultat bien plus que le français.

En néerlandais, l'intégration du résultat dans le moyen peut être encore plus poussée que dans (49). On peut en effet avoir une construction avec attribut du cod plus ellipse du sujet et du verbe. Cette construction ne pose aucun problème dans :

(49d) *We hebben hem getest en doof bevonden.*

Nous l'avons testé et sourd constaté.

mais, curieusement, elle n'est pas possible à la suite d'une infinitive de but :

(49e) * *Om zeker te zijn dat Paul slecht hoorde, hebben we hem getest en doof bevonden.*

Pour certains être que Paul mal entendait, avons nous le testé et sourd constaté.

La comparaison avec le français est impossible puisque (46g') qui calque (49d) :

(46g') * *Nous l'avons testé sourd.*

est inacceptable en isolat et le demeure à la suite d'une infinitive.

Pour expliquer que (49e) soit inacceptable, il nous semble que l'on pourrait faire valoir que (49d), tout en évoquant le moyen (un test), ne le profile pas. L'énoncé mettrait l'accent sur le constat, à savoir sur le fait que Paul est sourd. Ce phénomène peut être rapproché, jusqu'à un certain point, avec ce qui se passe en français dans (50) :

(50) *Je l'ai trouvé très fatigué.*

où la construction avec attribut du cod est possible. Le verbe *trouver* implique un processus d'observation, de réflexion, voire d'investigation (*Le médecin l'a trouvé très fatigué*), mais ce processus passe au second plan. Ce qui l'emporte c'est le constat, de sorte que l'adjectif n'exprime plus un résultat mais un donné, un état de chose indépendant des intentions (notamment épistémiques) du sujet percevant. Partant de là, on comprend bien que (50) ne puisse apparaître à la suite d'une infinitive de but :

(50') * *Pour savoir comment allait Paul, je l'ai trouvé fatigué.*

et il en irait un peu de même avec (49e).

Conclusions

Pour exprimer une même structure conceptuelle, en l'occurrence les relations But-Moyen-Résultat, nous avons vu que les quelques langues pourtant apparentées que nous avons considérées dans cette étude, offrent à celles et ceux qui les parlent des constructions qui présentent des variations importantes d'une langue à l'autre. Ces variations dépendent de la capacité intégrative des constructions syntaxiques. Celles que nous avons relevées à propos de l'expression du but et du résultat, risquent de se retrouver avec d'autres relations conceptuelles comme la cause, la condition, etc. Les données présentées en (45-49) montrent également que les constructions codent des relations sémantico-conceptuelles qui sont très spécifiques, avec, à chaque fois, des marges de manœuvre relativement étroites pour les locutrices et les locuteurs.

Le fait de distinguer, comme nous l'avons fait, entre plusieurs niveaux de dépendance et d'intégration permet de rendre compte de l'hétérogénéité des formats syntaxiques à travers les langues. Mais cette distinction s'avère également utile pour expliquer, dans une même langue, des phénomènes que Culicover & Jackendoff (1997:195) appellent des *mismatches*, c'est-à-dire des cas dans lesquels il n'y a pas de correspondance entre structure syntaxique et structure conceptuelle. Le genre de phrases qu'ils traitent sont des structures qui, syntaxiquement, sont des coordonnées (50a) mais qui imposent une interprétation paraphrasable par une subordonnée (50b), en l'occurrence hypothétique. Un argument crucial pour dire que la phrase est sémantiquement subordonnée est fourni par son comportement au niveau du liage (50c-d-e) :

(50a) *One more can of beer and I am leaving*

(50b) *If you drink another can of beer, I am leaving*

(50c) *Another picture of himself_i appears in the newspaper and Susan thinks John_i will definitely go out and get a lawyer*

(50d) *If another picture of himself_i appears in the newspaper, Susan thinks John_i...*

(50e) **Another picture of himself_i has appeared in the newspaper and Susan thinks John_i...*

Les auteurs proposent, pour rendre compte de ce genre de "conflit", de distinguer entre le niveau syntaxique et ce qu'ils appellent précisément la *conceptual structure*, "the form of mental representation in terms of which contextualized interpretations of sentences are couched ; we take it that its units include such entities as conceptualized objects and events." C'est à l'exploration de ces formes de concordance et de discordance entre structures conceptuelles et syntaxiques que nous nous sommes essentiellement attachés dans l'étude qui précède.

Partant de là, faut-il adjoindre à la syntaxe (et quelle syntaxe ?) une "macrosyntaxe" (et quelle macro-syntaxe ?) pour rendre compte de l'existence d'une ou de plusieurs unités d'un rang supérieur à la phrase mais inférieur au discours ? Sans chercher à répondre à ces questions, nous aimerions, pour finir, tirer du travail que nous avons présenté quelques réflexions de caractère plus général, qui nous semblent en rapport avec les interrogations ci-dessus.

a) **La syntaxe au sens habituel et étroit du terme**, qui inclut des catégories syntaxiques comme le nom et le verbe, les fonctions de sujet et d'objet, etc., **permet d'exprimer dans un format structural compact et à taille humaine¹⁵ (la phrase) des structures conceptuelles déjà très élaborées mais néanmoins relativement réduites¹⁶**. Les constructions grammaticales sont, par vocation, intégratives, mais, comme nous n'avons eu de cesse de le souligner tout au long de cette étude, elles codent des relations qui vont des plus intégrées au moins intégrées, les composants les moins intégrés tendant, comme nous l'avons rappelé, à assumer des fonctions cohésives au-delà de la phrase.

b) **La syntaxe au sens large** où l'entendent Culicover & Jackendoff (1997:195) **inclut d'autres structures** (i.e. d'autres unités impliquant des relations projectives). Parmi celles-ci, on trouve des **structures conceptuelles (praxéologiques)** encore réduites mais plus larges que celles qui peuvent être prises en charge par la phrase. Ces structures conceptuelles constituent des unités que l'on peut appeler des **scénarios** (i.e. des schèmes conceptuels correspondant à des structures événementielles stéréotypiques). Les schèmes du type But/Moyen/Résultat sont un bon exemple de ces structures dont une partie seulement, comme nous l'avons vu dans la troisième partie, peut être codée grammaticalement. Dans la même rubrique, il convient probablement de réserver une place aux **structures génériques** (aux schémas de texte) qui sont des structures praxéologiques plus vastes et d'une autre nature (métalinguistique) que les scénarios.

c) En plus de ces structures - qui correspondent (au moins pour ce que nous avons appelé des scénarios) à cette syntaxe étendue à laquelle font allusion Culicover & Jackendoff (1997) - il faut ajouter des **structures intonatives** (de nature articulatoire) qui donnent naissance à des **périodes** (Blanche-Benveniste et alii (1990), Blanche-Benveniste (1994), Berrendonner & Reichler-Béguelin (1989) Berrendonner (1990), Lacheret & Victorri (à par.)) ou **paragraphes oraux** (Danon-Boileau et alii (1991) Morel & Danon-Boileau (1998)).

d) Ces unités structurales (phrases, scénarios, périodes) constituent des blocs qui segmentent des portions de discours de taille variable. Mais **tous les segments que l'on peut découper dans le continuum discursif ne constituent pas des unités structurales**. Nous avons relevé qu'au-delà de la phrase, la cohésion entre les unités entrant dans la composition du discours était exprimée par des marques de connexion

et d'indexation qui peuvent donner naissance à des blocs. La reprise coreférentielle d'une entité permet de segmenter le discours en **chaînes de référence**, de même, les compléments adverbiaux antéposés peuvent indexer plusieurs phrases qui participent de ce fait d'un même **cadre**. Ces unités se surajoutent aux unités syntaxiques étroites (la phrase) et larges (scénarios, périodes) mais elles ne sont pas structurales (i.e. pas projectives) : l'introduction d'un référent nouveau dans une phrase n'oblige pas à le reprendre dans la suite, les compléments adverbiaux qui sont détachés en tête d'une phrase n'indexent pas forcément celle qui suit¹⁷.

Les phénomènes de concordance-discordance entre structures se posent à tous les niveaux qui viennent d'être évoqués. Les cas de "matches" et "mismatches" entre structures grammaticales et structures conceptuelles (scénarios) que nous avons analysés ne représentent qu'un cas parmi beaucoup d'autres.

Références bibliographiques :

- Bäcklund, I. (1989). 'To sum up'. Initial infinitives as cues to the reader. G.Caie and alii eds. *Proceedings from the Fourth nordic Conference for English Studies*. Helsingen, Vol 1, 289-302.
- Berrendonner, A. (1990). Pour une macrosyntaxe. *Travaux de Linguistique*, 21, 25-36.
- Berrendonner, A. & M.J. Reichler-Béguelin (1989). Décalages : les niveaux de l'analyse linguistique. *Langue Française*, 81, 99-125.
- Blanche-Benveniste, C., M. Bilger, Ch. Rouget & K.Van Den Eynde (1990) *Le français parlé : études grammaticales*. Paris, Editions du CNRS.
- Blanche-Benveniste, C. (1994). *Approches de la langue parlée en français*. Paris, Ophrys.
- Cadiot, P. (1990). A propos du complément circonstanciel de but. *Langue Française*, 86, 51-64.
- Cadiot, P. (1991). *De la grammaire à la cognition : la préposition "pour"*. Paris, Editions du CNRS.
- Charolles, M. (1997) *L'encadrement du discours : univers, champs, domaines et espaces*. Cahier de Recherche Linguistique, LANDISCO, URA-CNRS 1035 Université Nancy 2, n° 6, 1-73.
- Charolles, M. (2001). De la phrase au discours : quelles relations. A.Rousseau ed. *La sémantique des relations*. Université de Lille 3, collection Travaux et recherches, p. 237-260.
- Charolles, M. & B.Combettes (1999). Contribution pour une histoire récente de l'analyse du discours. *Langue française*, 121, 76-117.
- Combettes, B. (1998) *Les constructions détachées en français*. Paris, Ophrys.
- Culicover, P.W. & R. Jackendoff, R., (1997). Semantic Subordination despite Syntactic Coordination. *Linguistic Inquiry*, 28, 1, 195-217.
- Danlos, L. (2000). Event coreference in causal discourses. P.Bouillon & F. Busa (eds) *Meaning of Word*. Cambridge, Cambridge University Press, 146-174.
- Danon-Boileau, L., A. Meunier, M.A. Morel, & N. Tournadre (1991). Intégration discursive et intégration syntaxique. *Langages*, 104, 111- 127.
- Fauconnier, G & M.Turner (1996). Blending as a Central Process in Grammar. A. Goldberg (ed.) *Conceptual Structure, Discourse and Language*. Stanford, CSLI Publications.
- Fong, V. & C. Poulin (1997). Locating Linguistic Variation in Semantic Templates. J.P. Koenig (ed.) *Discourse and Cognition. Bridging the gap*. Stanford, CSLI Publications, 29-38.

- Ford, C & S. Thompson (1986). Conditionals in Discourse : A Text based study from English. E.Traugott, C.Ferguson, J.Reilly & A. ter Meulen (eds) *On Conditionals*. Cambridge, CUP.
- Goldberg, A. (1995). *Constructions : A Construction Grammar Approach to Argument Structure*. Chicago, Chicago University Press.
- Grevisse, M. & A. Goosse (1994). *Le Bon Usage*. Louvain-la-Neuve: Duculot.
- Grosse, M. (1975). *Méthodes en Syntaxe*. Paris, Hermann.
- Halliday, M.A.K. (1967). Notes on Transitivity and theme in English. *Journal of Linguistics*, 3, 1, 37-81, & 3-2 : 199-244.
- Halliday, M.A.K. (1973). The functional basis of language. *Explorations in the Functions of Language*. London, Arnold, 14-39.
- Hopper, P. & E. Traugott (1993). *Grammaticalisation*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Hybertie, C. (1996). *La conséquence en français*. Paris, Ophrys.
- Lacheret-Dujour A & B. Victorri (à par). La période intonative comme unité d'analyse pour l'étude du français parlé : Modélisation prosodique et enjeux linguistiques", *Verbum*.
- Lamiroy, B. (1983). *Les verbes de mouvement en français et en espagnol*. Amsterdam, J. Benjamins.
- Lamiroy B. (1999). Auxiliaires, langues romanes et grammaticalisation". *Langages*, 135, 63-75.
- Lehmann C. (1985). Grammaticalization: Synchronic Variation and Diachronic Change. *Lingua e Stile*, XX, 3, 303-318.
- Morel, M.A. & L.Danon-Boileau (1998). *Grammaire de l'intonation. L'exemple du français*. Paris, FDL, Ophrys.
- Muller, C. (2000). Les constructions à adjectif attribut de l'objet, entre prédication seconde et complémentation verbale. *Langue française*, 127, 21-36.
- Nølke, H. (2001). *Le regard du locuteur 2. Pour une linguistique des traces énonciatives*. Paris, Kimé.
- Péry-Woodley, M.P. (2000). *Une pragmatique à fleur de texte*. Toulouse-Le Mirail, Carnets de grammaire, ERSS UMR-CNRS 5610.
- Rappaport Hovav, M. & B. Levin (1998). Building verb meanings. M. Butt & W. Geuder (éds) *The projection of Arguments: Lexical and Compositional Factors*. Stanford, CSLI Publications, 97-134.
- Riegel M., M. Pellat & R. Rioul (1994). *Grammaire méthodique du français*. Paris, PUF.
- Talmy, L (1988). The relation of Grammar to Cognition. B.Rudzka-Ostyn eds. *Topics in Cognitive Linguistics*. Amsterdam, Benjamins. Trad fr. *Cahiers de praxématique*, 1992, 18, 13-74.
- Talmy, L. (1991). Path to realization. A Typology of event conflation. *Proceedings of the Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society*, 7, 480-519.
- Thompson, S. (1985). Grammar and written discourse : Initial vs. Final purpose clauses in English. *Text*, 5, 1-2, 55-84.
- Traugott E. & B. Heine eds. (1991). *Approaches to grammaticalisation*. Amsterdam, Benjamins.
- Turner, M. (1996). *The Literary Mind*. New-York & Oxford, Oxford University Press.
- Turner, M. (2000). *L'imagination et le cerveau*. Conférences données au Collège de France, juin 2000.
- Vendler, Z. (1957). Verbs and times. *Philosophical Review*, 56, 143-160.

¹ - Pour une discussion, cf. Combettes (1998), Charolles (2001).

² Ce n'est pas par hasard que la table 2 dans Gross (1975), qui correspond à celle des verbes de mouvement, apparaisse tout de suite après celle qui est prévue pour les semi-auxiliaires, soit la table 1.

³ On comprend que ce genre de constructions ait retenu particulièrement l'attention des cognitivistes adeptes de la *construction grammar* comme A. Goldberg ou W. Croft : il y a là en effet un argument puissant qui plaide en faveur de leur hypothèse de base, à savoir que le sens d'une phrase est déterminée davantage par la construction syntaxique dans laquelle elle apparaît que par le seul sens des items lexicaux qui la constituent.

⁴ Dans (20) on reste malgré tout près de l'idée de la concomitance : les phrases pourraient, nous semble-t-il, être paraphrasées au moyen d'un complément de manière, p.ex. *On les a amarrées d'une façon serrée, les barques*, alors qu'une telle paraphrase est totalement absente dans le cas des exemples germaniques, p.ex. *She whiped the table clean* / * *She whiped the table in a clean way*.

⁵ Quant à savoir quels sont les 'sub-events' susceptibles d'être condensés dans un seul schéma résultatif dans les langues où une telle structure est productive, il est difficile d'en dresser une liste a priori : il pourrait s'agir d'associations régulières qui finissent par constituer ce que Lakoff (1987) appelle des *idealized cognitive models*, c'est-à-dire des schémas basés sur la récurrence de certains faits ou états relevant de notre expérience humaine (p.ex. la forme des chaussures et la façon de marcher, l'état de propreté et le fait d'essayer, etc.).

⁶ L'orthographe est souvent hésitante : soit on écrit en un mot et la séquence est donc considérée comme un élément lexical (composé) soit on écrit en deux mots auquel cas on considère qu'il s'agit d'une construction syntaxique, du type traité ici.

⁷ Cette remarque rappelle une observation de Talmy (1991) qui propose une typologie bipartite entre les langues selon qu'elles sont *satellite framed* ou *verb framed*. En effet, certains constituants qui peuvent être intégrés dans un *verb frame* dans certaines langues se retrouveraient plutôt dans un *satellite frame* dans d'autres. C'est le cas p.ex. du complément d'agent dans la phrase suivante, intégré en (ia) et non intégré en (ib):

- (i) a. This project is NSF/state-funded.
b. Ce projet est financé par le CNRS/le gouvernement.

⁸ Héryn & Rouault avec la collaboration de Veschambre, *La Documentation Française*, 1994, Collection *Dynamiques du territoire* n° 14)

⁹ Les infinitives de but ne constituent bien entendu qu'une partie des infinitives en *pour* de notre corpus qui peuvent avoir bien d'autres valeurs. Pour un examen de ces valeurs, voir Cadiot (1989). Comme le souligne Cadiot (1990), la notion de but est très difficile à définir. Les emplois des infinitives en *pour* illustrant cette valeur peuvent prendre d'autres nuances, comme on le verra notamment à propos des emplois du type de (27). La possibilité de commuter avec *afin de* + infinitif demeure un bon test pour sélectionner les emplois finaux des constructions en *pour* qui, contrairement à *afin de*, "n'alloue à son complément ce statut [de complément de but] que dans des conditions très restrictives" (P.Cadiot (1990 : 51)).

¹⁰ Bäcklund (1990) note, à la suite d'une étude sur la distribution des infinitives adverbiales initiales en 'to' dans le Lancaster-Oslo/Bergen Corpus et le Brown Corpus, qu'un pourcentage important de ces propositions joue un rôle métalinguistique (commentaires de l'auteur sur son texte) et que la fonction thématique que leur affecte Thompson n'est pas systématiquement vérifiée (même remarque de notre part, cf. ci-après). L'auteur propose d'affecter à ces propositions une fonction plus générale de guidage du lecteur.

¹¹ Cela n'est pas propre aux emplois expositifs : dans les emplois normatifs la dépendance serait marquée par le maintien d'une modalité : *Pour Vinf, il faut On doit*

¹² Ces traits mettent en jeu, à un niveau plus profond, des relations causales (par ex. entre le but escompté et le moyen choisi) qu'il faudrait sous-spécifier. On n'a pas affaire à un type de cause directe tel que Danlos (1999) le définit.

¹³ Grevisse (1974, § 1085 et 1088) ainsi que Riegel, Pellat & Rioul (1994, p. 516-517) notent que si la proposition exprimant la conséquence est au subjonctif (ou à l'infinitif, nous rajoutons) et non pas, comme dans (45) à (48) à l'indicatif, "on est très proche du but" (Riegel et alii). Les emplois de ce type sont pratiquement exclus dans les configurations de type (i) en raison de la redondance (* *Pour savoir si Y être X nous avons fait Z de manière à ce que + subjonctif ...*).

¹⁴ Notamment par une étude détaillée des constructions en *de sorte que/si bien que/ce qui fait que* et d'autres apparentées (cf. C. Hybertie (1996)).

¹⁵ Nous empruntons (sans développer) cette notion à G.Fauconnier et M.Turner (1996) qui parlent aussi de "relations vitales". Les auteurs entendent par là que certains formats d'expression (les plus intégrés) nous permettent d'exprimer sous une forme condensée et bien adaptée aux capacités de "l'homme cognitivement moderne" (dont ils situent la naissance au Paléolithique supérieur) des événements ou séquences d'événements correspondant à nos besoins communicatifs les plus cruciaux..

¹⁶ L. Talmy (1988) parle de "micro-complexes événementiels", M.Turner (1996) et A.Goldberg (1995) de narration élémentaire.

¹⁷ - Le fait que les sujets aient tendance à inscrire dans un cadre en cours toute proposition arrivante pour autant qu'aucune indication figurant dans celle-ci ne s'y oppose (M.Charolles 1997), n'a rien à voir avec la syntaxe (même étendue). Il s'explique par des raisons psychologiques (ajustement des coûts de traitement aux rendements informatifs que l'on peut en escompter).